

blanchir sur les coutures, l'autre tout neuf, et, la veille justement, il avait mis l'un le matin, l'autre le soir.

Voilà Jean dans une grande perplexité entre les deux vêtements : lequel des deux son maître a-t-il voulu lui donner ?... Après examen consciencieux des deux habits, Jean se décide pour le neuf et s'en affuble tout aussitôt.

A l'heure du dîner, lorsque Jean fait le service à table, le comte aperçoit son habit de cérémonie sur le dos de son domestique.

—Qu'est-ce donc ? s'écrie le maître. L'animal a mis mon habit neuf !

—Monsieur le comte m'en a fait cadeau....

—Ce n'est pas celui-là, c'est l'autre, le vieux, que je vous ai donné.

—L'autre avait une tache de graisse.

—Précisément.

—Mais monsieur m'a dit qu'il me chasserait s'il me voyait jamais un vêtement taché.

—Une gracieuse réponse de Bébé.

On est à table. Bébé un peu pâlot, ne mange pas.

—Mais mange donc, mon chéri, dit maman.

—J'ai mal au ventre.

—Quand on est un petit garçon bien élevé mon ami, on ne dit pas : j'ai mal au ventre.

—Et le Bébé résigné, avec un petit sourire :

—Oh ! maman, j'ai mal au ventre, s'il vous plaît. (Historique.)

M. Jules Noriac vient de découvrir un nouveau parapluie, une merveille qui peut tenir dans un étui de porte-cigares.

L'inventeur le monte et le démonte devant les chalandes :

—Tenez, messieurs, dit l'industriel, vous êtes en promenade, il vient à pleuvoir, vous ouvrez tranquillement votre porte-cigares, vous trouvez dans la poche droite vingt-deux petits tubes qui s'amanchent les uns dans les autres, avec une précision qui a fait l'admiration des savants. Dans la poche gauche, vous trouvez un nombre égal de tubes et de morceaux de baleine qui s'emmanchent avec la même précision ; quand vous avez réuni les uns et les autres, vous adaptez au manche cette rondelle d'acier destinée à fixer les baleines.

—Pardou, mon brave homme, disent les assistants, mais vous oubliez qu'il pleut toujours.

Je n'oublie rien, continue sèchement l'inventeur. Il est bien évident que s'il ne pleuvait pas vous n'auriez pas besoin de parapluie.

Cette réponse empreinte d'une profonde logique, frappe l'assemblée par sa justesse ; l'inventeur continue :

—La carcasse étant montée, vous prenez les bandes de soie caoutchoutée qui se trouvent au centre, en ayant bien soin de les drouler avec précaution. Vous remarquez que ces bandes ont des œillets qui s'adaptent parfaitement ; voyez, messieurs, ce n'est pas plus malin que ça.

—Mais voyons, sapristi ! s'écrie un assistant grincheux (il y a comme ça un tas de gens qui ne sont jamais contents) ; voilà un quart d'heure que vous montez votre parapluie, s'il pleuvait beaucoup, on aurait le temps d'être trempé jusqu'aux os.

—En ce cas, répond le marchand avec un sourire poli, en ce cas, monsieur, on prend un fiacre.

—Tiens, c'est vrai, acrie la foule.

Et beaucoup de gens achètent le parapluie nouveau-modèle. Que de perfectionnements politiques sont en tout semblables à ce fameux parapluie.

L... un des derniers bohèmes, est bien connu au boulevard. Hier on causait de lui dans un estaminet, et chacun racontait des farces les plus fameuses de L....

—Il a accompli un jour un véritable tour de force, dit quelqu'un, un tour de force dont personne n'avait été capable avant lui.

—Et lequel ?

—Il s'est fait prêter vingt francs par Victor Hugo.

C'était un soir, dans le monde, on venait de jouer le *Bougeoir*. Une dame assise à côté du pauvre Prévost-Paradol se tourne vers lui en minaudant :

—Mon Dieu ! lui dit-elle, que ce Molière a d'esprit !

—Mais, répond Prévost-Paradol un peu interloqué, vous faites une petite confusion, madame. Le *Bougeoir* n'est pas de Molière, mais de notre contemporain, M. Caraguel.

—Vraiment ! Il me semble pourtant que Molière aussi a fait un *Bougeoir*.

—Oui, madame, riposte le jeune académicien voyant à qui il avait affaire, c'est le *Bougeoir gentilhomme*.

Un monsieur nouvellement marié se promène sur les boulevards avec sa moitié.

Arrivé devant un bazar il s'écrie :

—Tiens, si je m'achetais une canne.

Et s'approchant de l'employé :

—Monsieur, je désirerais une canne.

—Une canne.... Voyez aux articles de ménage.

La jeune épouse n'a pas trouvé la plaisanterie très drôle.

Il y a une vingtaine d'années, Montjoye était un caricaturiste de premier ordre : il illustrait de charmants dessins le *Pamphlet*, un petit journal devenu extrêmement rare. Il y a quinze ans, c'était un vaudevilliste éperdu ; le Palais Royal lui doit une de ces farces, *Pulchriska et Léontino*, en collaboration avec M. de Rounat. L'originalité, à cette époque, allait le chercher jusque dans sa vie privée :

Dès l'an passé, Montjoye, eut ce travers.

D'aller au bal en bottes à revers ;

à ce que racontent les *Odes funambulesques*.

Plus tard cette originalité baissa de plusieurs crans ; Montjoye se débrailla ; il laissa ses cheveux et sa barbe croître à l'abandon. Qui ne l'a vu dans ces derniers temps, avec un grand carton sous le bras, rempli de pochades qu'il cherchait à vendre pour un prix modique ?

Sa décadence doit être attribuée à une douleur secrète ; quelque chose avait dû se briser au dedans de lui. Il y a six ou sept ans, à la suite d'un petit héritage qu'il venait de faire il alla demeurer à la Varenne-Saint-Maur. C'était pour y trouver la solitude et le silence, —il y trouva Alexandre Dumas. C'était bien tomber. Ni l'un ni l'autre ne se connaissaient ; ils devinrent amis ardents.

Montjoye arrivait tous les jours régulièrement chez Alexandre Dumas, il s'asseyait à une table, devant un verre rempli jusqu'aux bords des larmes empoisonnées de la Muse verte ; il restait là pendant de longues heures, silencieux, buvant, fumant. Quelquefois les secrétaires prenaient leur envolée. Alors Dumas et Montjoye demeuraient en tête-à-tête.

Dumas, qui n'aimait pas à écrire lorsqu'il ne se sentait pas suffisamment entouré, jetai bientôt la plume.

—Montjoye ! s'écriait-il

—Maître ?

—Laissez-moi vous adresser une demande.

—Laquelle ?

—Combien avez-vous pris de verres d'absinthe aujourd'hui ?

—J'en suis à mon deuxième verre, répondait Montjoye.

—Vous devez avoir une faim atroce.

—Non.

—Bah !

—Ja n'aurai faim qu'après le sixième.

—Eh bien ! Montjoye, savez-vous une chose ? continuait Alexandre Dumas.

—Non, disait machinalement Montjoye, accoutumé à ce despotisme de dialogue.

—Il est une heure, n'est-ce pas ?

—Une heure et demie.

—A un verre d'absinthe par heure, il sera cinq heures et demie quand vous aurez faim.

—Assurément.

—C'est donc quatre heures que vous avez devant vous et quatre heures que j'ai devant moi.

—Eh bien !

—Eh bien ! vous ne voyez pas où je veux en venir ?

—Pas encore.

—A ceci : Je vais vous faire à dîner.

Et Alexandre Dumas le faisait comme il le disait : il ceignait un tablier, il allait à la basse-cour et il tordait le cou aux volailles ; il allait dans le potager et il épluchait des légumes ; il allumait le feu, il entamait le beurre, il cherchait la farine, il cueillait le persil, il disposait les casseroles, il jetait le sel à poignées, il agitait, il goûtait—il recouvrait le tout avec le four de campagne.

Et juste à l'heure indiquée, lorsque Montjoye achevait son sixième verre d'absinthe, Dumas arrivait, ponctuel et triomphant, lui disant :

—Le dîner est servi !

Pendant six mois, Dumas a passé trois ou quatre jours par semaine à faire la cuisine à Montjoye.

Bizarre distraction !

REVUE ETRANGERE.

FRANCE.

L'évacuation du territoire français va commencer de suite et se poursuivre activement jusqu'au 15 août prochain alors qu'elle sera complétée. Cet événement sera célébré en France par de grandes réjouissances publiques, et cela se comprend. Après les désastres que l'on sait, ce sera un beau jour pour la France, lorsque les Allemands cesseront de fouler le territoire français.

C'est M. Gambetta qui n'est pas fier. Il devrait l'être pourtant car l'Assemblée nationale entre en vacance. Malheureusement pour lui, l'Assemblée, avant de partir pour aller respirer l'air pur de la campagne, a voulu confier à la commission qui siège en permanence le droit d'autoriser des poursuites contre tous ceux qui l'outrageraient dans leurs discours ou leurs écrits. La Gauche et Gambetta se sont parfaitement reconnus à ce portrait flatteur, ce qui n'a pas empêché la mesure de passer à une forte majorité, malgré le tapage des Gambettistes.

Quel malheur ! M. Gambetta et consorts vont être obligés de respecter la Chambre.

L'Assemblée nationale va, dit-on, s'ajourner le 27 courant jusqu'au 6 novembre prochain ; les mauvaises langues disent que pendant ce temps-là, les affaires n'en iront que mieux. Pauvre France, elle a besoin de repos.

ESPAGNE.

Les Carlistes viennent de remporter encore deux victoires signalées. Ils se sont emparés de plusieurs places importantes. Leurs progrès sont incessants.

La confusion est à son comble dans la capitale des Espagnes et il est de la dernière évidence que le gouvernement actuel va s'éteindre très-prochainement. On sait les progrès étonnants des Carlistes, mais voici bien une autre affaire : les internationaux eux-mêmes se soulèvent contre le gouvernement actuel. Une émeute a éclaté à Malaga pendant une bataille de taureaux.

La populace s'est soulevée contre les autorités. Plusieurs membres du Conseil municipal ont été assassinés et le commandant de la place s'est enfui après avoir envoyé sa démission au ministre de l'intérieur.

L'insurrection est maîtresse et se prépare à soutenir vaillamment la lutte.

Le général Velarde est parti pour Malaga à la tête de sept bataillons, mais une mutinerie faillit éclater parmi ses soldats et il a dû en mettre trente aux fers.

Ce sont les derniers symptômes d'un pouvoir réduit à l'impuissance et qui tombe dans le néant.

Plus tard. Les Carlistes, grâce à leurs victoires, avancent toujours. L'effet moral de ces victoires est immense. Les républicains sont complètement découragés.

Les Carlistes sont entrés dans la vieille Castille par trois points à la fois ; ils rencontrent partout appui et sympathie de la part de la population.

Ces bienheureux Carlistes reçoivent en abondance des armes et des munitions. Toute la jeunesse accourt sous leurs drapeaux et les républicains sont désespérés. Les Carlistes viennent d'entrer dans la province de Valence.

Gloire à Dieu ! Il y avait presque huit jours que durait le dernier ministère espagnol, et le monde commençait à s'étonner d'une pareille stabilité à laquelle il ne pouvait croire. On se demandait si le gouvernement de l'Espagne était possible aux républicains même pour quelques jours. Cette anxiété est dissipée.

Le Senor Pi y Margal est occupé à réorganiser son cabinet et il est assez probable que ce cabinet sera remplacé lorsque nos lecteurs liront ces lignes. Décidément l'avenir est aux Carlistes. Tout l'indique.

ANGLETERRE.

Le comité judiciaire du Conseil Privé en Angleterre a rendu un jugement permettant à l'Institut Canadien de continuer en son nom l'appel interjeté par la veuve Guibord. Ce n'est qu'un jugement préliminaire, recevant la demande en reprise d'instance, et qui réserve à la Fabrique le droit de discuter la question de savoir si dans un cas de refus de sépulture une corporation peut se substituer aux parents du défunt. Ce sera une belle question à débattre.

Son Altesse Royale le Prince Arthur doit épouser bientôt la princesse Thyra de Danemark. Les deux maisons royales sont déjà liées par le mariage du Prince de Galles avec la Princesse Alexandra.

Le Parlement anglais sera prorogé le 27 courant. C'est ce Parlement-ci qui a aboli l'un des vieux privilèges de la Chambre des Lords d'être le dernier tribunal d'appel dans certaines causes où des gouverneurs de colonies sont concernés. Les anciennes institutions disparaissent peu à peu sous l'action d'une législation imposée par le sentiment démocratique qui s'accuse davantage de jour en jour.

Sa Majesté la Reine Victoria vient de donner son consentement au mariage du Prince Alfred, duc d'Edimbourg avec la Grande Duchesse Marie de Russie. Cette alliance aura probablement pour résultat de rendre plus cordiales les relations politiques entre la Russie et l'Angleterre.

La société de la Paix de Londres vient de recevoir la réponse du gouvernement de Sa Majesté à la demande qu'elle lui avait faite de se mettre en rapport avec les puissances étrangères en vue de substituer l'arbitrage à la guerre dans toutes les dissensions internationales. On sait qu'une adresse en ce sens avait été votée dans la Chambre des Communes par la voix prépondérante de l'Orateur.

Sa Majesté répond qu'elle a toujours travaillé à régler les difficultés internationales par des moyens pacifiques et qu'elle continuera d'en agir de même à l'avenir.

La publication récente par l'*Examiner* de Londres de statistiques exactes sur les progrès du catholicisme en Angleterre, a jeté la terreur parmi les adhérents de l'Eglise établie. Des conquêtes si rapides dans toutes les classes de la société sont regardées comme un avant-coureur d'une victoire finale plus ou moins éloignée, mais très-probable sinon certaine.

A cette première cause de crainte sont venues se joindre les divisions intestines. Une partie notable du clergé anglican a les tendances ritualistes les plus prononcées. Dernièrement 483 ministres s'adressaient aux évêques pour obtenir la permission d'introduire dans leurs églises l'usage de la confession auriculaire.

Les frayeurs anglicanes se sont traduites jusqu'en chambre des pairs où lord Cranmore proposa la formation d'un comité chargé de rechercher la législation qu'il conviendrait d'adopter pour porter remède à cet état de choses.

L'archevêque de Cantorbéry, primat d'Angleterre, appuya cette motion et dit que les évêques étaient impuissants à arrêter les progrès du mal et qu'une nouvelle législation était nécessaire.

L'évêque de Salisbury et l'archevêque d'York se prononcèrent contre la motion qu'ils déclarèrent inopportune, tout en admettant la gravité de la situation de l'Eglise établie.

Rien ne saurait mieux prouver la tendance du peuple anglais à revenir à la vérité que les frayeurs du protestantisme et le réveil de l'esprit d'intolérance que révèlent les démarches que l'on commence à faire en faveur d'une législation restrictive.

Heureusement que le temps est passé où la persécution était possible en Angleterre, et les catholiques ont acquis une influence contre laquelle tous les efforts viendraient se briser sans retour.

LE CHOLÉRA.

Le choléra diminue en Europe, mais il augmente en Amérique, les progrès vers le Nord ne se ralentissent pas.

Le terrible fléau a fait plusieurs victimes aux États-Unis.

RUSSIE.

La paix vient d'être conclue entre la Russie et le prince de Khiva. Celui-ci s'engage à verser au trésor russe une indemnité de deux millions de roubles et à donner aux Russes des avantages commerciaux et politiques qui en font les maîtres de la situation. A ces conditions il garde son trône.

ALLEMAGNE.

On dit que M. de Bismark abandonne la direction de la politique étrangère de l'Allemagne et qu'il reste simplement chancelier de l'empire. Cependant il ne faut pas ajouter trop de foi à cette rumeur. Tous les ans M. de Bismark se retire ; ce qui ne l'empêche pas de garder le contrôle des affaires. D'un autre côté, si cette nouvelle est vraie, la chose est très-grave ; mais, l'empire d'Allemagne est l'œuvre de Bismark et comme il a déjà miné profondément ses fondations, il serait dommage qu'il s'écroulât sur la tête d'un autre.

ITALIE.

Victor-Emmanuel et son digne ministère continuent à préparer leur perte.

Le jour de la rémunération est proche.

La santé de Pie IX est superbe. Espérons qu'il vivra longtemps pour voir le triomphe de l'Eglise.